

MOZART Wolfgang Amadeus

Né à Salzbourg, le 27 janvier 1756
et mort à Vienne, le 5 décembre 1791

Fils de Léopold Mozart, compositeur et de Anna Maria Pertl (1720 - 1778) délicate, douée et peu intelligente. Mariés en 1747, ils eurent six enfants, dont deux seulement vécurent : Maria-Anna (1751 – 1829) et Wolfgang – celui-ci épousa en 1782 Constanze Weber (1763 – 1842), charmante, insouciant, détestable maîtresse de maison. Elle se remaria en 1809 avec G.K. Nissen, diplomate danois, biographe très important de Mozart. Les enfants de Wolfgang et Constanze furent Karl (1784 – 1858), commerçant et fonctionnaire, et Wolfgang (1791 – 1844), compositeur et pianiste.

Malgré tout ce qu'on en dit, un phénomène comme celui de Mozart demeure inexplicable. Des hommes aussi sérieux que Goethe, Grimm, Haydn, Wagner, Kierkegaard, Ghéon, Karl Barth se sont exprimés à son sujet sans prudence, sans mesure, à force de superlatifs. Il doit y avoir, selon le pasteur Barth, « une relation directe et très spéciale entre Dieu et cet homme... » « Chez Mozart je pressens un art que je ne discerne chez aucun autre. » Dès l'âge de trois ans, il manifestait d'exceptionnelles dispositions musicales, assistant avec intérêt aux leçons de sa sœur et cherchant à son tour sur le clavecin « les notes qui s'aiment ». Aussitôt que son père découvrit son instinct musical infaillible, sa mémoire prodigieuse, la finesse et la justesse absolue de son oreille, il décida d'en faire un musicien et de consacrer son existence à l'éducation de ses enfants. Wolfgang n'eut pratiquement pas d'autre maître. À six ans, il improvisait des petites pièces que son père notait soigneusement (*Menuets K. 1, 2, 3, 4, 5*) ; Léopold résolut de l'exhiber, avec sa sœur, à travers l'Europe.

La première tournée (1762) les conduit à Linz, Munich et Vienne : réception enthousiaste à la cour de l'Électeur de Bavière et surtout à celle de l'empereur; Wolfgang nomme les notes qu'on lui fait entendre, joue sous un tissu qui recouvre le clavier, saute au cou de l'impératrice, rend folles les dames de la cour. Ces exhibitions ridicules (que l'on ne pardonnerait pas à Léopold s'il n'avait été un père dévoué et le maître admirable qui aida Wolfgang à devenir Mozart), sont bientôt l'objet d'une seconde tournée beaucoup plus importante (1763 – 1766) : Munich, Augsburg, Mannheim, Mayence, Francfort (où il émerveille le jeune Goethe), Aix-la-Chapelle, Bruxelles, Paris (où il joue devant la cour et bénéficie de la protection de Grimm), Londres (où il devient l'ami de J. Chr. Bach), La Haye, Amsterdam, Paris, Dijon, Lyon, Genève (où il ne réussit pas à voir Voltaire malade), Zurich, Munich, Salzbourg. Décoré et adulé par les empereurs et les rois, exhibé partout comme un animal savant (à Londres, on peut entendre les enfants en privé : entrée 2/6 d. par personne), il semble avoir échappé par miracle à toute dégradation du goût et de la sensibilité. C'est déjà l'enfant supérieur qu'il restera toute sa vie. Rentré à Salzbourg, il étudie sous la direction de son père le sévère *Gradus ad Parnassum* de Fux et compose ses premières œuvres véritablement inspirées : *Bastien und Bastienne* (à douze ans), les *Messes K. 65 et 66* et la *Sérénade K. 100* (à treize ans), et surtout l'admirable *Quatuor en sol Majeur* (à quatorze ans). Il semble que les compositions antérieures, qui ne présentent d'ailleurs aucun intérêt purement musical, aient été plus ou moins corrigées par Léopold. De 1769 à 1771, il entreprend avec son père une grande tournée en Italie, par Innsbruck : Vérone, Mantoue, Milan (où le vénérable Sammartini soumet l'enfant à diverses épreuves), Lodi (où il compose le beau quatuor dont il vient d'être question), Bologne (où il fait sans effort les exercices de fugue et de contrepoint que lui propose le père Martini et où il est élu membre de l'*Accademia Filarmonica*), Florence (où il accompagne le célèbre

violoniste Nardini), Rome (où il note de mémoire le célèbre *Miserere* d'Allegri appartenant au répertoire secret de la chapelle pontificale; le pape le fait chevalier de l'Éperon d'or), Naples, Venise, etc. À seize ans, il est en pleine possession de son génie; à dix-neuf ans, il compose *Il Re Pastore* et les six admirables concertos de violon.

Le second voyage à Paris ne lui apporte que tristesses et déceptions : mort subite de sa mère, indifférence des salons parisiens qu'avaient amusé un temps les exploits de l'enfant prodige, amour déçu pour la jeune et remarquable chanteuse Aloysia Weber, rencontrée à Mannheim... Il reprend les fonctions de Konzertmeister (premier violon) qu'il remplit depuis l'âge de douze ans à la cour archiépiscopale de Salzbourg, cour qu'il déteste et qu'il espérait quitter pour toujours. En 1781, il suit l'insupportable prince-archevêque Hyeronimus à Vienne, où il est au régime des laquais ; mais, après une altercation un peu vive où il est insulté et jeté dehors comme un vaurien, il s'installe quelque temps chez les Weber, fixés depuis peu à Vienne, avant de s'établir à son propre compte dans le Graben. Très vite il découvre les inconvénients du célibat, et un mois après la création de *l'Enlèvement au sérail*, il épouse Constanze Weber (sœur cadette d'Aloysia) : « Entführung aus dem Auge Gottes », déclare-t-il. Le jeune ménage s'installe à la Grosse Schulestrasse et commence à connaître aussitôt les difficultés financières qui ne les laisseront pas. Très sociable, ils reçoivent tous les dimanches matin : on bavarde, on fait de la musique, on boit du punch. Léopold, qui était hostile au mariage, vient cependant leur rendre visite en 1785. À cette occasion, Mozart convie son ami Haydn à une petite réunion amicale pour lui présenter les six nouveaux quatuors qu'il veut lui dédier. Haydn (premier violon), Dittersdorf (second violon), Mozart (alto) et Vanhal (violoncelle) déchiffrent ces chefs-d'œuvre, à la suite de quoi Haydn déclare au vieux Léopold ravi : « Je vous jure sur mon honneur, votre fils est le plus grand compositeur que je connaisse de nom ou personnellement. » Les emplois fixes demeurent introuvables cependant et les concerts, malgré leur succès, ne permettent pas à Wolfgang et à Constanze d'équilibrer leur budget. Le célèbre abbé Da Ponte soumet à l'empereur le projet d'un livret d'opéra pour Mozart, d'après le *Mariage de Figaro* de Beaumarchais. Il reçoit l'approbation impériale et *Le Nozze di Figaro* sont représentées avec un très grand succès le 1^{er} mai 1786. Mais bientôt le succès de l'ouvrage est éclipsé par celui de plusieurs pièces nouvelles, parmi lesquelles *Una Cosa rara* de Martin Y Soler (dont Mozart cite un fragment dans le deuxième final de *Don Giovanni*). À Prague cependant, *Figaro* triomphe de façon plus durable et l'on en chante les airs jusque dans la rue. Mozart est fêté dans la capitale bohémienne comme rarement il l'a été; ses concerts (où il se révèle de plus en plus un improvisateur de génie), provoquent des enthousiasmes délirants, et l'impresario Bondini lui propose 100 ducats (somme importante) pour composer un nouvel opéra. Un an plus tard, en septembre 1787, Mozart s'installe de nouveau à Prague avec sa femme pour finir de composer *Don Giovanni* (sur un livret qu'il a demandé à Da Ponte) et en diriger les répétitions. Il travaille dans la villa de son ami Dussek (actuellement appelée Bertramka, c'est un incomparable lieu de pèlerinage mozartien, où l'âme de Mozart semble plus présente que partout ailleurs). La première représentation, le 29 octobre 1787, est triomphale. Au retour de Vienne, cependant, sa situation financière ne fait qu'empirer, et la mauvaise santé de sa femme s'aggrave encore. Il succède à Gluck comme « Kammercompositeur » de l'empereur, mais avec des appointements minuscules.

Bien qu'elles aient été les plus pénibles sur le plan matériel et moral, les trois dernières années furent, sur le plan artistique, fécondes et intéressantes. Ses trois dernières symphonies, les plus belles, ont été composées en six semaines (1788), *Così fan tutte* est créé à Vienne en 1790 et trois ouvrages considérables sont entrepris en 1791 : *Die Zauberflöte*, commandé par Schikaneder, directeur de théâtre et auteur du livret (créée le 30 septembre), *la Clemenza di Tito*, commandée pour le couronnement de Léopold II à Prague (créée le 6 septembre) et le *Requiem*, commandé par un personnage mystérieux qui souhaitait conserver l'anonymat ; un amateur, le comte Walsegg, qui, désireux d'être pris pour un grand compositeur, fit exécuter plus tard le *Requiem* sous son nom. Après le surmenage de l'été, Mozart subit une profonde crise de dépression. Devenu sujet à des évanouissements, il était persuadé qu'il travaillait à son propre

Requiem, que ses jours étaient comptés, qu'on l'avait empoisonné (de fait l'hypothèse du poison fut retenue pour expliquer sa mort et Salieri fut directement soupçonné). À la fin de novembre, il se coucha et travailla encore un peu à son *Requiem*, mais, parvenu au *Lacrymosa*, il fondit en larmes en disant qu'il ne pourrait pas terminer son travail. C'est alors qu'il donna ses instructions à son élève Sussmayr qui ne le quittait pas depuis quelques mois. Avec un talent et un respect admirables, Sussmayr, après la mort de maître, combla les lacunes des morceaux notés (seuls le *Requiem* et le *Kyrie* étaient entièrement achevés) et écrivit complètement le *Sanctus* et l'*Agnus* (répétant, très opportunément, à la fin, la fugue du *Kyrie* sur les mots « Cum sanctis tuis »). Âgé de trente-six ans, le plus extraordinaire génie de l'histoire musicale rendit l'âme dans la nuit du 4 au 5 décembre vers 1 h du matin. Il semble qu'il soit mort d'une forme de typhus. Le certificat de décès fait état de « eine hitzige Frieselfieber » (fièvre « militaire » ?). Mais selon le Dr Barraud, qui a consacré une étude à ce problème, Mozart aurait été atteint de néphrite chronique (mal de Bright). De toute façon, sa santé fragile soumise à rude épreuve dès l'enfance, fut encore affectée par de nombreuses maladies (scarlatine, variole, typhus), une alimentation irrégulière, le surmenage physique et intellectuel : il est peut-être mort d'épuisement. Le 6 décembre à 15 h, son corps fut transporté à Saint-Étienne pour une misérable cérémonie, sans pompe et sans une note de musique. Sussmayr, Salieri et trois autres amis suivirent le cercueil jusqu'aux portes de la ville. Mais la tempête leur fit alors rebrousser chemin. Constanze, accablée de douleur, n'était pas en état de sortir : c'est ainsi que les restes de Mozart furent ensevelis dans la fosse commune au cimetière St-Marx. Un monument fut érigé sur remplacement présumé en 1859.

Rien dans l'aspect de Mozart n'était particulièrement frappant. Très petit, très maigre, très pâle, très nerveux, avec une abondante chevelure blonde dont il était fier, il était extrêmement sociable, riait facilement (il riait malgré tout); mais, peu cultivé, il ne s'intéressait qu'à la musique, ou à des futilités (le billard, les quilles, la danse, les contes enfantins...). Si ardemment que l'on s'efforce de cerner sa personnalité, de découvrir le secret de son art, la raison capitule. « Le plus prodigieux génie l'a élevé au-dessus de tous les maîtres, dans tous les arts et dans tous les temps », écrivait Wagner. Quelle explication faut-il ajouter ? Comment décrire le génie, cette forme de révélation qui dépasse le savoir ? D'autant plus qu'ici aucune révolution n'est opérée, aucun manifeste n'est publié, aucun système nouveau n'est mis en œuvre. Et la musique de Mozart presque toujours conventionnelle dans la forme, n'est même jamais ni un message ni une confession... Elle chante spontanément, librement, et cette liberté dispense l'auditeur de toute espèce d'attitude esthétique. Le Mozart « démoniaque » et tragique, que, de nos jours, on a tenté de substituer au « petit Mozart » pur et délicieux, imaginé par le XIX^e siècle, est tout aussi absurde. La révélation – ou simplement le pressentiment – de l'univers mozartien, dans sa singularité, se situe au-delà de l'analyse, si intéressante et enrichissante que soit celle-ci (notamment parce qu'elle révèle d'intuition dramatique et psychologique dans les opéras, d'ineffable spiritualité dans la musique religieuse). Pour l'auditeur attentif et sensible, les sources de cette révélation mozartienne pourront se trouver dans *Don Giovanni* ou *la Flûte enchantée*, les chefs-d'œuvre, dans *Moïse en Égypte*, les dernières symphonies, les grands concertos de piano ou les juvéniles concertos de violon, les quatuors, les quintettes, ou simplement dans quelque page miraculeuse d'un divertissement ou d'une sérénade.